

repassa l'Atlantique pour aller demander à son pays du service contre le Texas.

#### IV

Il obtint mieux qu'il ne demandait, et il fut élu le 26 janvier 1837 président de la république mexicaine, et commença ses fonctions le 20 avril de la même année, jour où il prononça son discours solennel d'installation. Il avait eu pour concurrents à la présidence, le général Bravo, son ancien ministre D. Lucas Alaman, et Santa Anna. Celui-ci de retour de la captivité à Washington, et accusé d'avoir trahi la république par des traités onéreux, trouva en Bustamente un ennemi plus magnanime; et ne fut nullement troublé par lui dans la solitude de sa retraite.

Six jours après son avènement à la présidence, Bustamente, pour faire prendre patience aux troupes dont la solde était arriérée, et que les coffres vides de l'État ne pouvaient satisfaire, leur donna de sa cassette particulière un à-compte de cinquante mille francs. Le 8 mai suivant, il conclut avec l'Espagne un traité définitif de paix, et l'ancienne métropole reconnut l'indépendance mexicaine.

Nous ne répéterons pas ici ce que tout le monde sait du traité de l'amiral Baudin et de l'affaire de San-Juan-d'Ulloa, nous rendrons seulement justice à la fermeté de Bustamente dans cette circonstance critique, fermeté plus louable chez un homme qui avait su se rendre compte dans ses voyages du danger de braver la formidable colère d'une nation européenne, de la France surtout; et qui ne partageait plus les préjugés de ses compatriotes qui se croyaient invincibles pour avoir secoué le joug de l'Espagne. Dans la prise du fort de San-Juan-d'Ulloa, tenu jusque-là pour imprenable, et qui ne coûta que quelques heures d'efforts, il dut reconnaître à l'œuvre les soldats dont il avait vu les exercices militaires, et qu'il avait pu compter par milliers, comme on les compte dans son pays par centaines. Il dut sourire aussi à la vue de ces bandes de Français, qui expulsés du territoire mexicain, le traversèrent violons en tête, laissant derrière eux le sol qui les faisait vivre; il dut se rappeler alors le caractère national qu'il avait étudié chez nous : sa générosité sut faire respecter jusqu'à la fin les individus d'un peuple qui dans son exil l'avait d'abord accueilli avec tant d'hospitalité.

Ce ne fut pas le seul pas dangereux qu'il ait eu à traverser dans le gouvernement d'un pays dénué de ressources de toute espèce, continuellement agité par

desrévolutions, dont les seuls revenus sont les douanes maritimes, et les droits payés à l'entrée de chaque État. Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis la prise de Vera-Cruz par les Français que, poussé par le dénuement du trésor, le congrès frappa les marchandises à leur entrée dans Mexico d'un droit de 15 0/0. Le commerce souffrait déjà, et cette mesure ne fit qu'augmenter la souffrance. Le malaise général amena des murmures qui furent exploités par les meneurs politiques, et leur servirent de prétextes pour chercher à renverser un gouvernement qui selon eux opprimait la nation, et qu'elle repoussait.

L'occasion était trop séduisante pour que Santa Anna n'en profitât pas; il se réunit donc au général Valancia, autre ambitieux, mais de moindres proportions, et tous deux vinrent assiéger Mexico. Pendant que les troupes du gouvernement tenaient tête aux factieux, la garnison du palais corrompue par eux s'empara au sein de ce même palais de la personne du président. Depuis le 15 juillet 1840 jusqu'au 27 le canon gronda dans les rues, détruisit quelques-uns des plus beaux édifices de la capitale, en partie rebâti, et mit à jour un des bastions dont les angles du Palais national sont défendus.

C'était l'appartement même de Bustamente.

La partie supérieure de la muraille s'écroura, son

cabinet de travail était à jour, les balcons de fer pendaient comme des lambeaux, tordus et déchirés, et cependant le président ne voulait pas capituler. En vain son aide de camp Joseph Arago, qui alors avait abandonné le parti de Santa Anna, l'engageait à quitter cet endroit dangereux: Bustamente lui répondit que c'était là son poste, et que rien ne le lui ferait abandonner.

Cependant le canon grondait toujours, les éclats de pierre détachés par la mitraille volaient de toutes parts, quand une troupe de forcenés entra violemment, l'épée à la main, dans le cabinet du président en criant: « *Que muera Bnstamente!* »

Celui-ci s'avança froidement vers eux, et entrouvrant son uniforme il leur dit:

« Frappez, si vous l'osez, le premier magistrat de la république! »

Cette intrépidité lui sauva la vie, et les factieux se retirèrent sans oser accomplir leur projet.

Le gouvernement finit par retirer la loi du quinze pour cent; une pleine et entière amnistie fut accordée aux révoltés, et l'on vit sortir du Palais national, avec tous les honneurs de la guerre, une troupe de factieux dans lesquels on reconnaissait avec terreur plusieurs malfaiteurs insignes, célèbres dans les registres des prisons.

Bustamente reprit ses fonctions jusqu'à l'année suivante où devait expirer sa présidence, mais d'autres événements le renversèrent avant le temps prescrit par la loi. Une nouvelle révolution dont Santa Anna était encore le chef, vint changer la face des choses, et ce général obtint les pouvoirs nécessaires pour refondre la constitution !

Alors Bustamente, fatigué de lutter contre des obstacles sans cesse renaissants, désespérant de la chose publique, remit entre les mains du congrès, qui n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été, un pouvoir qui ne lui donnait plus d'action sur le bien de son pays, et s'en vint de nouveau chercher en Europe le calme et la tranquillité de la vie privée.

Arrivé à Paris au mois d'octobre 1842, il partit en novembre suivant pour l'Italie; maintenant il est à Gênes, sans faste, sans bruit, et sous un ciel qui lui rappelle la beauté du ciel d'un pays pour lequel il ne peut plus former que des vœux impuissants, et qui menace de se démembrer sous l'influence de l'anarchie, et de l'esprit envahissant des États-Unis de l'Amérique du Nord <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette notice a été écrite en 1843. Depuis cette époque Bustamente reparut sur la scène du monde politique; il se retira ensuite définitivement à San-Miguel de Allende, dans l'Etat de Queretaro, au Mexique, où il mourut au commencement de 1853, sous la présidence du général Arista. (*Note de l'éditeur.*)

## DON LUCAS ALAMAN

MINISTRE D'ÉTAT.